

Feuilleton du "Journal pour tous"

L'AMERICAINNE

(Suite)

— Rien du tout, répondit-elle, faisant un effort pour sourire. Je me porte à merveille. J'ai peut-être trop travaillé; je ne vois que cela.

Comprenant qu'il n'obtiendrait rien, il n'insista pas et changea la conversation. Mais, adroitement, il interrogea Mme Audebert. Celle-ci ne remplissant pas le rôle ingrat de duègne espagnole. Depuis longtemps miss Edgeworth s'était affranchie de sa tutelle. Elle la traitait avec bonté, lui laissait la direction de sa maison, mais ne lui permettait de s'immiscer en rien dans ses affaires. Toutefois, l'excellente femme s'apercevait de ce qui se passait, en souffrait infiniment, et ne savait comment s'y prendre pour désabuser la jeune fille. Elle fut soulagée de se confier à don Moreno qu'elle avait connu tout petit, et qu'elle savait très attaché à miss Nelly. Un peu rassuré, celui-ci se rendit chez Ricardo.

Bien que de natures diamétralement opposées, les deux jeunes gens, qui s'étaient toujours suivis, éprouvaient l'un pour l'autre une sincère amitié. Moreno n'eut pas de peine à confesser son ami et à comprendre que, plus que jamais, celui-ci ne poursuivait d'autre but que de se placer au premier rang dans la mêlée littéraire. Il ne voulait ni chafue ni entrave, et se soustrairait toujours à l'asservissement de l'homme par la femme— la femme riche surtout, et la femme supérieure ou soi-disant telle, l'Ennemie.

Il n'avait de fièvre que pour le travail, ne rêvait que de triomphes orgueilleux, de réclame et de célébrité.

Le lendemain, don Moreno retourna chez miss Edgeworth et, à force d'affectueux intérêts, parvint à lui arracher ces confidences:

—Croyez-vous, demanda-t-elle, timide et rougissante, qu'il puisse m'aimer un jour? Voulez-vous sonder ses intentions?

—C'est déjà fait, répondit le jeune homme. Ricardo ne vous aime pas. Il est absolument incapable d'aimer autre chose que lui-même. C'est le "surhomme" nietzschéen dans la pire acceptation du terme.

—Je m'en doutais! fit-elle, très pâle.

—Je me félicite, ma chère Nelly, d'être arrivée à point pour vous préserver d'une plus grande déception. Cette aventure n'a que trop duré; vous y avez mis votre cœur et vous y glissez votre vie, tandis que lui ne jouait qu'un jeu où il n'a rien à perdre... Ah! si vous vouliez vous appuyer sur moi, de quelle adresse je vous entourerais, ma belle-amie, pour vous faire oublier...

Elle le regarda. Il était plus beau cent fois que Ricardo, plus distingué et plus séduisant. Comment donc ne s'en était-elle jamais aperçue?

—Venez faire un tour de jardin, dit-elle. Nous causerons.

Eclairée, Nelly résolut de quitter Séville, mais elle ne voulait pas que son départ ressemblât à une fuite. Très maîtresse d'elle-même une fois le poignard arraché de la plaie, elle se vengea de Juan Ricardo en lui montrant un visage rassénéralé, une énergie froide, une bienveillante moqueuse, propres à dérouter ses conclusions psychologiques.

À la veille de regagner le nouveau monde, elle parlait, très calme, à ses amis, du fameux écrivain:

—Ah! il n'a vu en moi, disait-elle, qu'une héroïne pour son prochain roman... et il croyait sans doute, comme conclusion, la faire mourir du chagrin au dernier chapitre. Eh bien

je lui ferai voir qu'une Américaine connaît Nietzsche aussi bien que lui et sait, comme lui, "se surpasser". Don Moreno, en adressant vos adieux à Ricardo, faites-lui part, je vous prie, de nos fiançailles et invitez-le à notre mariage.

L'année suivante, au Salon des "Artistes français", a foule faisait queue devant un "Prométhée" signé d'un nom étranger. Le public prodiguait à l'artiste les louanges les plus flatteuses et les plus dévotées.

—Ah! le pauvre homme, comme il souffre! s'exclamait une dame, rééditant le mot d'une princesse contemplant le "Laocoon" du Vatican.

—Bien rugi, non! s'écriait un gamin qui savait voir.

La critique ne tarissait pas d'éloges, et le jury récompensait d'une première. Voilà cet œuvre sincère et vigoureux.

En quelques mois, miss Edgeworth avait acquis une double expérience. Elle comprenait avec quelle force il faut sentir pour rendre une impression vécue, et elle avait la certitude que le bonheur n'est fait que de la conquête de la volonté sur la destinée.

(FIN.)

POESIE

LA JEUNE FILLE

O belle jeune fille! O rêve! O rose image
Qui nous fait oublier les ravages du Temps,
Reste toujours la même avec ta fraîche image,
Ton gai sourire de printemps!

N'crains pas de montrer ta jambe fine et lestée,
Ton négligé coquet, tes charmes inconnus!
Ce qu'on respecte en toi, c'est cette fleur morte
(déserte)

Dont les ebats sont ingénus.

Tu peux parler, chanter, danser! dans l'impalpable
Rumeur qui se dégage ému autour de nous,
Être jeune, voilà l'éternelle harmonie;
Qui met les plus vieux à genoux,

Volteige sans émoi, blanc papillon sans tache!
Brille, étoile du soir, pur rayon du soleil!
Toute main qui pourrait t'effleurer serait lâche;
N'es-tu pas le bouton de vermeil?

N'es-tu pas la rosée et n'es-tu pas l'aurore,
Lui poésie errante et tendre du chemin,
Qui frappe inconsciente et joyeuse d'éclaire,
Au cœur attristé de demain?

Frappe! C'est le réveil de la grande Nature!
L'Homme pâvre? Tant mieux! Si la virginité
Descendait grâce à toi, dans chaque créature,
Tu serais, l'Immortalité.

Dans ton rayonnement discret de beauté chaste,
L'Homme, meilleur peut-être, en tous cas moins
(moqueur,
Ne nous parlerait plus de maint amour né-
faste.)
Où souvent, a sombré son cœur.

Non! Tu n'es pas la nuit! Demain tu seras
(ferme,
Epouse, mère! En toi se cache le bonheur,
L'espoir, la charité, la lumière de l'âme,
La conception de l'Honneur

A te voir trotter si gaie et si gentille,
On se dit: "A quoi bon de penser à tout cela?"
L'Ange et toi ne fous qu'un, ô belle jeune fille;
Reste donc saine et toujours là!

René ASSE